

## LA MÈRE

Quand le Seigneur forma l'homme, le Seigneur Dieu  
Ne prit pas le limon terrestre en un seul lieu ;  
Mais il prit de la terre aux quatre coins du monde :  
Au sud où l'air brûlant sèche la lande blonde  
À l'est vert de feuillée, au nord blanc de frimas,  
À l'ouest où ce briseur de chênes et de mâts,  
L'ouragan, tord la pluie et la nuée en trombe ;  
Afin qu'en nul pays, la terre de la tombe,  
À l'homme qui s'incline et meurt, voyageur las,  
Ne dit : « Qui donc es-tu ? je ne te connais pas ? »  
Mais pour qu'en tout pays, la terre maternelle,  
À l'homme heureux enfin de reposer en elle  
Sa tête qui se courbe et son cœur qui se fend,  
Pût dire : « Couche-toi dans mon sein, mon enfant ! »

CATULLE MENDÈS.

## LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M<sup>me</sup> CLAIRE DE CHANDENEUX.

## DEUXIÈME PARTIE

X

(Suite.)

—Que vous êtes bonne de ne pas partir ! dit-il avec effusion.

Certes, ce n'était pas là l'élan qu'attendait Sidonie. Elle en éprouvait une sorte de commotion douloureuse.

L'ingratitude venait-elle déjà ? Déjà, n'était-elle plus la seule tendresse de son fils ?

—C'est l'expiation ! pensa-t-elle.

Thérèse s'était assise près de la petite voiture, rêveuse, oppressée, se disant que cette enfant qui allait revoir Paris était moins libre et pourtant plus heureuse qu'elle.

Sa liberté !... Elle n'y voulait point songer encore. Le présent appartenait au deuil. Et c'est pour se renfermer dans ce deuil, sans hypocrisie, qu'elle ne voulait point s'exposer à la joie de retrouver si vite celui qui remplissait toute sa pensée.

Charles suivait avec une attention inquiète le jeu de cette physionomie candide, tandis que la jeune femme l'assurait doucement, distraitemment, qu'elle restait volontiers dans la retraite de Molevent, et que l'hiver ne l'effrayerait pas.

—Si vous saviez, dit Charles, la pensée folle qui m'est venue hier !

—Quelle pensée ?

—Celle que je vous disais en raillant, le premier jour... le jour radieux où vous êtes arrivée.

—Mais encore ?

—C'est qu'il serait facile de se faire ensevelir sous ces débris si vous étiez partie...

Elle avança la main pour arrêter le vœu impie prêt à sortir des lèvres ironiques qui ne raillaient plus.

Il prit cette petite main au passage, l'enferma dans ses doigts faibles et murmura :

—Aujourd'hui, je veux encore vivre.

Thérèse, le cœur serré, retira lentement sa main.

Elle venait d'entrevoir une douleur et un amour qui étaient une monstruosité.

Elle eut envie de se lever et de fuir cette tristesse nouvelle. L'image de Camille, demeurée vivante en elle, la retint.

Elle ne sentait que trop renaître, avec l'aurore d'une autre destinée, l'entraînement désormais permis dont la douceur allait bercer ces rêves.

Mais elle ne devait pas, pour un péril imaginaire, courir à un péril certain, celui de s'entendre dire : « Je vous aime ! » par la voix attendrie de Camille, tandis que le corps à peine refroidi de M. de Thièblemont attendait ses dernières larmes.

—M. Aurèle, dit-elle en donnant à son accent la fermeté d'une carresse fraternelle, que je parte ou que je reste, votre vie ne vous appartient pas : elle est tout entière à votre mère.

Une sorte de colère décomposa le visage de l'infortuné.

—Ma mère ! dit-il sourdement, elle a toute ma reconnaissance : mais vous, madame, qui me l'avez rendue, vous avez ma vie.

Thérèse mit gentiment un doigt sur sa bouche, sans avoir le courage barbare d'éteindre par un mot glacial cette flamme malade dont elle ne pouvait soupçonner l'intensité.

—Lise, fit-elle en se rapprochant de la jeune fille qui s'entretenait avec Sidonie, faites vos préparatifs, partez puisqu'il le faut, et puissiez-vous nous apprendre bientôt que le bonheur vous sourit encore !

Lise s'éleva, toute légère, vers la ferme, où son modeste bagage de voyageuse ne demandait que peu de temps à réunir.

Elle se sentait pleine d'espérance, l'inconnu l'attirait : la vie ne pouvait guère lui garder des jours plus sévères que ceux qu'elle avait passés auprès d'un père sombre et silencieux.

Ce père, elle le regrettait de toute la tendresse de son petit cœur d'oiseau ; mais les cris violents du premier jour de deuil avaient déjà fait place à une résignation tranquille.

D'ailleurs, Lise avait bien constaté que les pleurs altéraient l'émail étincelant de ses grands yeux de flamme, où ne luisaient plus la malice et l'insouciance. C'était grave.

Dès le lendemain de cette découverte, mademoiselle Pellegrin n'avait plus pleuré.

XI

M. de Pernissan fut avisé par sa femme qu'elle revenait passer quelques jours à Paris, et qu'il eût à l'attendre le samedi dans la soirée. Les premières heures de son séjour à Paris devant être employées à l'accomplissement d'une mission charitable dont elle était chargée.

Le bel Horace n'éprouva pas la plus légère curiosité au sujet

de cette œuvre pie, sur laquelle Sidonie ne daignait donner aucun détail, et se contenta de hausser les épaules en constatant que sa femme, après plusieurs semaines d'absence, ne ressentait pas un désir plus vif de le revoir.

Il n'était point fâché, pourtant, de ce retour, bien qu'il ne parût pas dénué de confort, car son confortable intérieur laissait beaucoup à désirer ; les domestiques le servaient pitoyablement, et la belle madame Albine, avec une convenance très louable, ne pouvait plus y apporter le charme irritant de sa présence.

Donc, le samedi soir, il fit galamment préparer le thé dans la chambre de Sidonie, égayée par un feu clair, et l'attendit sans ennui, sans impatience, un roman nouveau à la main.

Il ne fut dérangé que par un domestique qui lui apportait un billet de madame de Sandry.

« Mon cher ami, lui écrivait la douairière, venez donc me demander à déjeuner demain ; j'ai cette chère Albine, qui veut bien, par là, désennuyer ma vieillesse. J'espérais aussi mon peintre favori ; mais, bast ! on ne sait vers quelle latitude l'oiseau s'est envolé. En voilà un qui ne regrette pas ses amis !... C'est horrible ! Je me souviendrai toujours du visage rayonnant qu'il nous a laissé voir, sans hypocrisie, quand vous nous avez apporté la nouvelle de la mort de notre pauvre baron. Du reste, ce n'est pas de cette jeunesse folle qu'il mérite d'être regretté, cet excellent ami, ce cœur fidèle aux vieilles affections... »

« A mon âge, on apprécie le vide que nous cause une telle mort... on sent que s'envole avec elle le dernier parfum des belles années. Tenez, je ne veux pas m'attendrir... Je vous laisse ; à demain ! »

M. de Pernissan leva philosophiquement les yeux au ciel. La mort de M. de Thièblemont l'avait médiocrement peiné ; pourtant, il ne pouvait, malgré son égoïsme, ne pas plaindre cette destinée brisée dans son tardif renouveau.

Le sentiment assez vif qu'il avait éprouvé pour Thérèse s'était fort atténué par l'absence, et la perspective de ce joli veuvage à enguirlander ne le tentait plus beaucoup.

Il sentait trop bien que ses grâces surannées n'avaient plus aucun prestige à opposer à une rivalité triomphante. Le nouvel amour, qui devait rendre à la jeune veuve le rayonnement de la vie, n'était point son amour banal, usé, flétri d'anciennes intrigues.

Et le bel Horace se résignait tant bien que mal à ne plus jouer désormais les grands premiers rôles.

La soirée s'avavançait rapidement, sans ramener Sidonie.

Si peu tendre que fût le ménage, les convenances extérieures y étaient toujours scrupuleusement gardées.

Pour que madame de Pernissan ne tint pas sa promesse, il fallait qu'un motif sérieux l'en empêchât.

M. de Pernissan crut devoir, devant son valet de chambre, en témoigner quelque inquiétude.

Puis, ce devoir rempli, il regarda une fois encore sa pendule qui marquait dix heures, reprit son livre et s'y replongea.

Sidonie, arrivée à Paris par le train de huit heures, en compagnie de Lise Pellegrin, s'était fait aussitôt conduire rue d'Hauteville, 90, à l'adresse découverte dans les papiers du défunt.

—Madame Pellegrin ? demanda-t-elle au concierge.

Celui-ci sourit d'un air aimable.

—Madame Pellegrin n'est pas visible.

—Pour les indifférents, c'est possible. Mais elle regretterait de ne pas nous recevoir.

—Ces dames désirent-elles la voir ce soir même ?

—Certainement ! répondit Sidonie un peu surprise de la question.

—Est-ce pour affaires ?

—Oh ! pour affaires on ne peut plus sérieuses.

—Ces dames veulent-elles donner leurs noms ?

—Il vous suffira d'annoncer que nous venons de la part de M. François Pellegrin.

—En ce cas, que ces dames prennent la peine de monter ! Madame est sortie, mais je puis l'aller prévenir.

—Montons ! dit Lise avec impatience.

Le concierge se précéda une clef à la main, jusqu'au troisième étage, où il les introduisit dans un appartement fort simple, fort négligé même, dont les locataires devaient être souvent au dehors.

Il y régnait un air visible d'abandon. Rien qui annonçât la présence habituelle d'une femme, ni livre oublié, ni piano ouvert, ni broderie laissée sur un meuble.

Pas de feu, quoique cette soirée d'hiver précoce fût d'une désagréable fraîcheur ; quelques graius de poussière sur les meubles et l'indiscret travail d'une araignée dans un angle.

Assez préoccupées toutes deux, les voyageuses n'étudièrent point ces détails caractéristiques et se bornèrent à remarquer que madame Pellegrin devait vivre d'une façon bien retirée.

Le concierge, qui avait allumé les flambeaux de la cheminée, se retira en promettant de ramener promptement « madame » si toutefois elle n'avait pas déjà disposé de sa soirée.

Il s'écoula toutefois une grande heure avant que l'on entendit un pas lourd ébranler le plancher de sapin de l'antichambre.

—Madame Pellegrin fait toutes ses excuses à ces dames, dit le concierge en réparissant, elle sera ici dans quelques minutes.

Lise eut un battement de cœur. Madame de Pernissan battait le tapis de son petit pied impatient.

Bientôt un frolement de soie égratigna le bois blanc de la première pièce, dont la porte s'ouvrit sous une main brusque qui ne pouvait être que celle de la maîtresse de céans.

Lise et Sidonie se retournèrent,

Madame Albine était sur le seuil.

Lise, qui affectionnait un peu la mise en scène, fit quelques pas, les mains étendues, en disant d'un ton suffisamment attendri :

—Ma mère !

Sidonie fit un cri de surprise et se dressa sur ses pieds.

Madame Albine devint tellement pâle que Lise, émue cette fois, s'élança pour la soutenir.

Mais la main froide de la créole la repoussa doucement, tandis que ses yeux superbes, agrandis par la stupeur, la dévoraient tout entière.

—Ah çà ! qu'est-ce donc que cette aventure ? s'écria Sidonie, qui retrouva la première parole.

—J'allais vous le demander, répondit la créole.

—Vous êtes donc madame Pellegrin ? vous !... vous !...

—Vous le voyez.

—Pardonnez-moi, ma chère, je vous savais deux visages,

mais non deux états civils.

—Et moi, j'aurais dû deviner que si quelque chose de désagréable devait m'arriver, ce ne pouvait être que par votre entremise.

—Il est probable que, si vous aviez soupçonné ma présence, vous ne vous seriez pas rendue à notre appel... dans ce domicile de hasard.

—Mon domicile légal de femme séparée... N'en raillez pas : tout le monde ne possède pas vos rares vertus d'effacement et de docilité.

Cet échange d'aménités fut interrompu par Lise, qui, saisie d'inquiétude, se jeta dans les bras de Sidonie.

—Emmenez-moi, souffla-t-elle, emmenez-moi, je vous en prie.

—Non pas, dit vivement Sidonie en calmant la jeune fille du regard ; madame ne me permettrait pas de la priver ainsi d'une famille retrouvée.

Et dans l'éblouissement de sa vengeance entrevue, la femme d'Horace de Pernissan, toujours légère et prompte, ne ressentit pas de scrupules à livrer Lise en de telles mains.

Madame Albine avait retrouvé son sang-froid par un prodigieux effort de volonté. Elle s'assit, fit signe à Lise de l'imiter, et, revenant à celle qu'elle appelait son amie :

—En fin de compte, que voulez-vous à madame Pellegrin ? fit-elle en soulignant le nom.

—Lui annoncer la mort de M. François Pellegrin, son mari, et lui ramener mademoiselle Lise Pellegrin, sa fille.

Madame Albine avait déjà sans doute entrevu cette conclusion, plus vraisemblable pour elle que pour Sidonie, car pas un muscle de son visage ne tressaillit.

—M. Pellegrin était mort pour moi depuis longtemps, dit-elle avec calme. Vous me dispenserez, je pense, de faire un étalage de regrets que je ne saurais éprouver.

—Ah ! vous pouvez en prendre à votre aise, sourit aigrement Sidonie, l'hypocrisie est une laide chose.

—Comment est mort M. Pellegrin ?

—Ecrasé par l'éboulement qui a enseveli M. de Thièblemont.

—Ah bah ! c'était là cette seconde victime dont parlait votre lettre d'avis à M. de Pernissan ? Vous ne l'avez pas désigné par son nom.

—C'est une omission que je déplore. Elle vous aurait épargné la désagréable entrevue de ce soir.

—Il est à croire en effet que, prévenue, je vous eusse déchargé du soin de m'amener cette enfant.

—Cette enfant ! répéta ironiquement Sidonie ; regardez-la donc. C'est une belle jeune fille, je vous le jure, dont vous avez le droit d'être fière.

Madame Albine se retourna vers Lise, et, la tenant à distance sous son regard incisif :

—On vous a enlevée de mes mains si petite, dit-elle, que je ne vous eusse certainement point devinée. Il est probable qu'on a oublié de vous parler de votre mère ?

—Mais j'y pensais, moi ! dit la jeune fille, qui jugea convenable de mentir un brin.

Madame Albine n'en fut pas dupe.

—N'importe, fit-elle, vous apprendrez à me connaître mieux, car je n'entends pas renier mes devoirs envers vous.

—Je ne vous quitterai plus ? interrogea Lise avec autant de crainte que de désir.

Madame Albine ne daigna pas répondre. Le coude sur une table et le menton dans la main, elle se fit faire par Sidonie le récit de la catastrophe de Molevent et de la fatalité qui avait réuni dans ce coin de terre tant de personnages destinés à ne point se rencontrer.

—C'était écrit dit-elle, lorsque madame de Pernissan eut achevé la lugubre histoire.

Elle sentait la nécessité d'expliquer ce qui restait obscur, mais comment faire ? Pouvait-elle dire qu'épousée par amour par un honnête homme, elle avait flétri ses illusions, trompé sa confiance, brisé son cœur ? Pouvait-elle dire que, lassé de la torture d'un intérieur où sa présence eût été bientôt impuissante à prévenir le scandale, il avait pris sa fille et s'était exilé, préférant une vie nomade au bruit retentissant d'une séparation légale ? Pouvait-elle dire que cet homme, dont elle avait abandonné le nom, avait toujours pourvu de loin à ses besoins, ne se réservant que le strict nécessaire, tandis qu'elle-même, rassurée, impudente, en venait à oublier l'existence de son mari et de son enfant ?

Non, non, ces choses que Sidonie devinait avec sa triste expérience, madame Albine n'entendait pas les articuler. D'une voix dolente, elle se contenta de tracer en trois mots l'histoire fantaisiste de ses malheurs.

—Délaissée par mon mari, privée de ma fille, sans fortune, et dans la société de quelques rares amis, j'ai passé quinze années douloureuses. Puissiez-vous, Lise, m'apporter enfin la consolation !

Lise se pencha vers la main de sa mère et y mit un baiser sans chaleur.

—Ma chère, dit Sidonie en se levant, je me retire avec la douceur d'une vengeance généreuse.

—Une vengeance ? répéta la créole en fronçant ses épais sourcils.

—Vous m'avez éloignée de mon enfant, et je vous ramène la vôtre.

Elle serra la main de Lise, dont la tristesse augmentait toujours, sourit aimablement à son implacable ennemie et se retira plus satisfaite qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Elle savait si bien lui avoir planté une épine en plein cœur !

Demeurée seule, madame Albine resta longtemps absorbée dans des méditations si profondes que Lise n'osa point les troubler.

La créole en sortit tout à coup, attira la jeune fille en face d'elle, et la plantant en pleine lumière :

—En vérité, s'écria-t-elle, cette enfant là est une femme !

Lise sentit vibrer tant de sourde colère dans ce mot qu'elle en pâlit de terreur.

A quelle étrange mère était-elle donc livrée ?

Madame Albine ouvrit la porte d'une petite chambre, y poussa sa fille, et de la même voix sèche :

—Allez dormir, Lise, dit-elle ; nous causerons demain.

(La suite au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.